
Le Comparatisme comme approche critique

Comparative Literature
as a Critical Approach

Tome 3 – Objets, méthodes
et pratiques comparatistes /
Objects, Methods, Practices

Sous la direction de / edited by Anne Tomiche



CLASSIQUES
GARNIER

Ouvrage publié avec le soutien du Centre de recherche
en littérature comparée de l'université Paris-Sorbonne
et de l'Association internationale de littérature comparée.

*A work published with the support of the Centre de recherche en littérature comparée
at the Sorbonne and the International Comparative Literature Association.*

Ce volume réunit une sélection d'actes du vingtième congrès
de l'Association internationale de littérature comparée
organisé à l'université Paris-Sorbonne du 18 au 24 juillet 2013.

Le Comparatisme comme approche critique

Comparative Literature
as a Critical Approach

Tome 3 – Objets, méthodes
et pratiques comparatistes /
Objects, Methods, Practices

Sous la direction de / edited by Anne Tomiche,
avec la collaboration de / with the editorial collaboration of :
Kelly Morckel, Pauline Macadré, Léa Lebourg-Leportier,
Christopher Smith, Chloé Chaudet, Thibaut Casagrande,
Alice Pfister, Élisabeth Viain et Constance Dreyfuss

PARIS
CLASSIQUES GARNIER
2017

COMITÉ SCIENTIFIQUE DE PUBLICATION

Danièle CHAUVIN – Anne DUCREY – Bernard FRANCO – Véronique GÉLY –
François LECERCLE – Stéphane LELIÈVRE – Jean-Yves MASSON – Danielle PERROT-
CORPET – Judith SARFATI-LANTER – Marthe SEGRESTIN – Clotilde THOURET

Anne Tomiche est professeur de littérature comparée à l'université Paris-Sorbonne. Elle a présidé le comité d'organisation du congrès parisien de l'Association internationale de littérature comparée en 2013. Présidente de la Société française de littérature générale et comparée (2005-2009), elle est Secrétaire générale de l'AILC (2016-2019).

© 2017. Classiques Garnier, Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 978-2-406-06528-9 (livre broché)

ISBN 978-2-406-06529-6 (livre relié)

ISSN 2103-5636

LE COMPARATISME COMME APPROCHE CRITIQUE

En juillet 2013, l'Université Paris-Sorbonne accueillait le vingtième Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée. Dans un monde qui discrédite les humanités et plus particulièrement les lettres, dans un monde où le comparatisme est partout mais la littérature comparée de plus en plus menacée, en tout cas dans les lieux où elle s'est historiquement d'abord développée, en Europe et en Occident, il semblait essentiel à toute l'équipe qui s'est investie dans l'organisation de ce Congrès¹ d'affirmer l'importance de la *littérature comparée* et du comparatisme pour penser de façon réfléchie et critique. Il s'agissait de marquer la place et la présence de la littérature comparée, non pas dans une perspective de défense disciplinaire corporatiste mais pour défendre l'idée que le comparatisme représente une approche critique – « Le comparatisme comme approche critique », tel était le titre du Congrès et tel est le titre général de cette série de volumes qui en est le prolongement. Il s'agissait du comparatisme en littérature, bien sûr, mais il s'agissait aussi et en même temps d'ouvrir un espace pour que la littérature dialogue avec d'autres disciplines, comme le droit ou les sciences dites « dures », qui revendiquent elles aussi souvent une démarche comparative. Qui plus est, dans un monde de plus en plus

¹ Organisé à l'université Paris-Sorbonne (Paris 4) et porté par le Centre de Recherche en Littérature Comparée (CRLC), le Congrès a pu avoir lieu grâce à l'implication, scientifique et financière, des comparatistes de trente-cinq institutions partenaires – universités et centres de recherche français (Paris 3, Paris 7, Paris 8, Paris 10, Paris 13, Paris Est, Amiens, Aix-Marseille, Artois, Bordeaux 3, Clermont-Ferrand, Corse, Dijon, École Normale Supérieure Ulm, École Normale Supérieure Lyon, Franche-Comté, Grenoble 3, Haute-Alsace, Lille 3, Limoges, Lyon 2, Montpellier 3, Orléans, Poitiers, Reims, Rennes 2, Rouen, Saint-Étienne, Strasbourg, Tours, Valenciennes), mais aussi établissements d'enseignement supérieur en Suisse (Lausanne) et en Allemagne (Sarrebrück) ainsi que l'Agence Nationale de la Recherche française et l'Institut Universitaire de France. Le soutien financier de la Société Française de Littérature Générale et Comparée (SFLGC) et celui de l'Association Internationale de Littérature Comparée (AILC) ont également été décisifs.

et littératures ainsi que la tendance à les universaliser, à les « mondialiser » comme la tentative de les « nationaliser » revient à dissimuler le potentiel sémantique inépuisable de ce dialogisme interculturel et intertextuel fondamental, creuset d'inventions et de nouvelles façons de dire et de penser un monde en perpétuel changement.

Ute HEIDMANN
Centre de recherche en Langues
et littératures européennes
comparées (CLE)
Université de Lausanne

LA LECTURE, PRATIQUE DISSIDENTE

Mes réflexions sur le sujet « Le comparatisme comme approche critique » pourraient se condenser, pour faire plaisir à notre époque qui tweete et qui aime les hashtags, à ceci à peu près : « À condition de savoir lire ! » Ou, en élargissant un peu : « À condition de maintenir le statut problématique et problématisant de la lecture. » Non pas que je méprise la comparaison, ou que je nie sa fonction d'approche critique ; mais la *critique*, pour moi, a plus à voir avec la *lecture* qu'avec la *comparaison* en tant que telle. Pour étayer cette hypothèse, je propose une comparaison entre plusieurs modes de lecture, allant de l'explication de texte au dépouillement de données.

Mais en exergue, ou en amuse-gueule, une anecdote personnelle. C'est quelque chose qui m'est réellement arrivé, un de ces moments qui m'ont offert une leçon et (si j'ose dire) presque le sentiment d'une vocation.

J'enseignais à l'époque les langues asiatiques à Stanford et je recevais dans mon séminaire un collègue venu de Chine. C'était un aîné, un professeur chevronné, auteur d'une histoire de l'art narratif chinois en une dizaine de volumes, bref un visiteur distingué. Et pendant que je discute avec lui de la pluie et du beau temps, avant l'arrivée des étudiants, il me sort ceci : « Vous les Occidentaux, quand vous écrivez l'adresse sur une enveloppe, vous mettez d'abord le nom de la personne, ensuite le numéro de maison dans la rue, ensuite la ville, enfin le pays. Tandis que nous autres Chinois, nous mettons d'abord la Chine, ensuite la ville, ensuite la rue, et tout à la fin le nom du destinataire. C'est ça la mentalité chinoise : vient d'abord ce qui est grand, ensuite ce qui est moins grand. Comme dans le roman chinois des *Trois Royaumes*, qui s'ouvre ainsi : "L'Empire est parfois unifié, parfois divisé. Un temps d'unité, et il se désagrège ; un temps de division, et il se réunit." Alors que vous commencez en disant "Moi David Copperfield, ceci est l'histoire de ma vie." »

Mettons entre parenthèses, ou au tableau noir pour les reconsidérer plus tard, les présupposés d'un tel énoncé : qu'il y eût *une* mentalité chinoise et *une* mentalité occidentale, qu'il y eût profit à les confronter de la sorte, que ces mentalités eussent tant d'empire sur les esprits qu'elles dussent dicter la forme d'une enveloppe postale aussi bien que d'un roman, siècle sur siècle. Tant de présupposés qui reposent bien sur des comparaisons, mais dans lesquels nous ne reconnaissons pas, du moins je l'espère, les revendications ultimes de la littérature comparée. De telles comparaisons relèvent plutôt d'une psychologie des peuples, du récit de voyage, ou de l'image d'Épinal : le Chinois est comme ceci, l'Occidental est comme cela¹. Et d'ailleurs, cela s'applique-t-il à *tous* les Chinois ? Ou est-ce à tous les *bons* Chinois, tous les *vrais* Chinois ? Comme mon collègue tirait une évidente satisfaction de sa comparaison, je n'avais pas à cœur de la contester (l'une de mes défaillances est d'être en général très bien élevé, surtout avec les aînés). Mais dans mon for intérieur j'ai eu la réaction instantanée de me dire que commencer par le spécifique, par l'individuel, par le détail empirique trouvé au hasard, était une très bonne méthode si l'on espérait arriver à des conclusions inusitées, et que commencer toujours par le grand contexte vous condamne à rester entre les colonnes d'Hercule et à naviguer par rapport à elles, *non plus ultra*. Le souvenir de la lecture d'un chapitre d'Auerbach, où il parle de la partie liée qu'a le roman moderne avec le fortuit et le futile, me revenait aussi comme pour me susurrer que la modernité se définissait par l'abandon des certitudes éternelles telles que le Ciel, la Terre, l'Homme, l'Empire, le Temps, le Règne².

En réaffirmant ainsi mon penchant pour le détail, est-ce que je confirmais la théorie de mon collègue à propos de la mentalité occidentale ? C'était peut-être l'autre raison de ma réticence : je ne voulais pas tomber dans ce panneau. Garder le silence, ce que je faisais pour des raisons mélangées, c'était une manière de ne pas accepter la distinction ainsi faite entre le Grand et le Petit, le Tout et la Partie ; car on ne sait vraiment pas reconnaître à l'avance, en littérature, en philosophie et

plus généralement dans les choses de l'esprit, ce qui est grand et ce qui n'est que détail. Ce qu'a reconnu un lettré chinois de la dynastie Ming, le bouillonnant Li Zhi : « 今古豪杰大抵皆然，小中見大，大中見小 » (« Les esprits batailleurs de tous les âges ont ceci en commun, de voir le grand dans le petit et le petit dans le grand³. ») Les dimensions, la dimensionnalité, sont terriblement flexibles et interchangeable ; les choses se gonflent et se dégonflent en un clin d'œil, pour qui sait regarder. Il est, en un mot, toujours possible d'être surpris.

Mettons de côté les noms de nations, les religions et les cultures réellement existantes. Mon propos n'est pas de statuer sur la « sinité », comme dirait Roland Barthes, sur la propriété essentielle du Chinois⁴. Ce qui faisait, pour mon collègue, la gloire ou la gloriole d'être chinois, c'était *un niveau supérieur d'intégration dans un ensemble plus grand*. On le sait bien, la relation des parties au tout compte parmi les premiers soucis de l'herméneutique. Le fameux « cercle herméneutique » décrit par Heidegger et Gadamer, c'est le va-et-vient de l'interprète entre les perspectives du Tout et des Parties⁵. Un document, prenons par exemple la deuxième épître de Saint Paul aux Corinthiens, comprend des parties qui ne s'enchaînent pas toujours très facilement. À la lecture de telle phrase, tel verset, tel développement, nous serons tentés de l'exclure, de dire que le texte authentique a été corrompu ou qu'on y a subrepticement inséré un message venu d'une autre source. C'est la critique textuelle. Ou bien, par des prodiges de sympathie ou d'ingéniosité, nous réussirons peut-être à rétablir la continuité interrompue, à réintégrer la partie excédentaire au Tout en développement. Cela s'appelle, classiquement, l'exégèse. La relation du tout et des parties est perpétuellement instable, un débat toujours renouvelé. Dans l'histoire de l'interprétation de n'importe quel document (la Bible nous servira encore utilement d'exemple), les lecteurs sensibles et difficiles à plaire, ceux qui voient partout des problèmes, qui s'accrochent à des brouilles, font avancer le débat sur les questions de fond, et les lecteurs qui veulent imposer le consensus sur la signification globale du document ont tout intérêt à

1 Pour l'historique de ce genre de questions, voir Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture, Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, Paris, CNRS, 2006.

2 Erich Auerbach, *Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur*, Tübingen, A. Francke Verlag, 1946. Trad. de Willard R. Trask, *Mimesis*, Princeton, Princeton University Press, 1954, p. 525-543.

3 Li Zhi (李贄), « Za shuo » (雜說, « Remarques variées »), in Li Zhi, *Fen shu. Xu fen shu* (焚書續焚書, *Le Livre à brûler et Continuation du livre à brûler*), Pékin, Zhonghua shuju, 1975, p. 98. Traduction personnelle. Sur la pensée de ce mandarin hors du commun, voir Jean-François Billeter, *Li Zhi, philosophe maudit*, Genève, Droz, 1979.

4 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 228.

5 Voir Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976, p. 287-319.

ce qu'on ne s'y attarde pas. Quand la paresse s'installe, quand le détail ne compte pas pour beaucoup, on peut dire que le consensus a vaincu et que la lecture a perdu son pouvoir de subversion. La frontière entre critique et exégèse est d'ordre procédural, non idéologique ; mais les procédures et les idéologies ont leurs connivences⁶.

Ce que votre serviteur a voulu faire pendant trente années d'engagement avec les textes classiques de la Chine, c'est précisément de faire ressortir le potentiel subversif d'une lecture rapprochée. Deux mille cinq cents ans de commentaires sur ces textes y contribuent beaucoup : mon interlocuteur serait sans doute surpris de voir à quel degré les Chinois anciens, même les lettrés de l'obédience confucéenne, ont oublié d'être d'accord entre eux. La relation herméneutique du détail et du tout, qu'une lecture a la capacité de déstabiliser et de reconfigurer, est d'emblée et évidemment une question d'autorité, mais d'une manière qui subvertit le registre thématique des grands mots politiques. Elle nous offre l'esquisse d'une typologie pédagogique qui promettrait de bien chambarder quelques positions assumées. Pensons aux anthologies scolaires et à la tradition française qui va sous le nom d'*explication de texte*. Le bon vieux Lagarde et Michard, par exemple, que certains d'entre vous avez sans doute connu, comme moi, au lycée, donne des extraits de textes littéraires et les complète par des notes et des questions. C'est un style de lecture pour lequel le choix des mots est toujours à chercher dans la pensée de l'auteur, et pour qui les auteurs se laissent classer en mouvements littéraires, courants d'idées, périodes, genres. Tout cela est pédagogique au dernier degré, et d'une utilité reconnue : on ne laissera pas l'élève prendre Baudelaire pour André Chénier ou François Villon, on fait connaître le bonheur de l'expression. Mais l'approche Lagarde et Michard n'aurait pas permis à Marcel Proust de découvrir « le côté Dostoïevski de Madame de Sévigné » (vous vous souvenez de ce passage, n'est-ce pas : un exemple saisissant de la comparaison littéraire⁷). Cette manière pédagogique d'envisager le détail ne valorise nullement la contradiction, la pédagogie des anthologies existe pour éviter que la contradiction, à ce niveau, ne se produise⁸. Le

6 Sur la question du détail comme unité d'interprétation, voir entre autres Naomi Schor, *Reading for Detail. Aesthetics and the Feminine*, New York, Methuen, 1987 et Jean-Claude Milner, *La Puissance du détail*, Paris, Grasset, 2014.

7 Marcel Proust, *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1923, p. 220-221.

8 Voir Roland Barthes, « Réflexions sur un manuel », in Serge Doubrovsky et Tzvetan Todorov, dir., *L'Enseignement de la littérature*, Paris, Plon, 1971, p. 170-177.

procédé est exégétique plutôt que critique. Le fait que tel détail soit mis en lumière et devienne l'objet du commentaire vaut reconnaissance de son intégration à un niveau supérieur d'explication. Le détail, dans ces anthologies commentées, est toujours bon élève.

Le détail, l'anecdote, c'était aussi le procédé fétiche, la petite phrase de Vinteuil, d'une école critique américaine qui avait des vues plutôt mélangées sur la lecture rapprochée. Cherchez un essai de Stephen Greenblatt, il s'ouvre presque toujours sur la description minutieuse, tirée d'un document d'archive, d'un acte de cruauté sur un particulier (ce maniérisme indique la dette, lourde, envers Foucault). L'anecdote n'est pas là pour elle-même, elle est là pour donner la communication, comme on dit aux PTT, à l'histoire (*history*, je veux dire, pas *story*). Chez les *New Historicists*, c'est l'histoire, ou plutôt une contre-histoire, de l'époque « *early modern* » qui donne le cadre de référence à la lecture des textes de Shakespeare, de Morus, de Donne⁹. Le détail sert à symboliser le contexte historique : tel pirate symbolise le capitalisme naissant, telle sorcière suppliciée symbolise la misogynie. Et le détail symbolise, en général, la fonction du réel. L'Histoire avec un grand H préside à l'évènement empirique, le réel prime sur l'imaginaire : deux hiérarchies épistémiques séparées mais qui convergent dans la tactique de l'anecdote dans les travaux de cette école.

Dans les débats qui opposaient le *New Historicism* à la *Deconstruction* (donnons à ce mot sa prononciation américaine pour souligner le caractère local du débat), le rôle du détail était discrètement en jeu. D'une part, l'histoire vue comme ultime horizon des études culturelles, le privilège accordé aux relations d'inclusion, ou ce que les rhétoriciens appelaient la synecdoque ; d'autre part, une analyse de l'écriture de l'histoire qui la réduisait à de la mauvaise littérature, et la promotion de l'allégorie au statut de mode d'écriture le plus lucide quant à son propre manque de fondation ; la vérité des uns était la bêtise des autres, et réciproquement. La polémique inspirait chez les partisans du Nouvel Historicisme une révision de l'histoire récente des idées sur la lecture. La déconstruction serait le dernier avatar d'un immanentisme du texte. Précédée par le structuralisme, qui a été précédé par le *New Criticism*, qui a été précédé par les Formalistes russes, qui ont été précédés par Saussure, qui a été

9 Voir Eric Hayot, *The Hypothetical Mandarin*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 36-50.

précédé par Oscar Wilde, qui a hérité des Symbolistes, qui ont appris leurs mauvaises manières de Flaubert, et ainsi de suite, l'idéologie du texte autonome serait le fétichisme inventé tout exprès par la bourgeoisie réactionnaire pour dépolitiser les études littéraires. Vous trouverez cette généalogie, avec quelques branches supplémentaires, dans le best-seller de Terry Eagleton, *Literary Theory*, mais elle n'est pas beaucoup plus justifiée qu'un roman de Dan Brown sur les enfants naturels de Jésus¹⁰. Ce n'est pas très satisfaisant sur le plan de l'histoire intellectuelle ; comme style d'attaque, c'est plus sumo que judo. Mais cette généalogie a quand même fait son travail, qui était d'incriminer la pédagogie littéraire la plus répandue dans le monde anglophone, ce qu'on appelle « *close reading* », la lecture rapprochée. On reprochait à la lecture rapprochée de mettre hors de cause la personnalité de l'auteur, le contexte social, le climat des idées, et de fétichiser le poème ou roman isolés, coupés du monde, capables de nous livrer leurs qualités formelles d'œuvre d'art – et rien de plus. Le titre du livre de Cleanth Brooks, *The Well Wrought Urn*, publié en 1947, a beaucoup servi à l'argumentation. Et par rebondissement on se targuait d'avoir restitué, par la thématique new-historiciste, toute la réalité que la *New Criticism* avait évacuée de la salle de classe.

Et pourtant, si vous suivez la carrière du détail dans la pratique interprétative des différentes écoles critiques du monde anglophone, vous allez trouver que le « vase bien tourné » de Cleanth Brooks fait plutôt figure d'exception. Ce vase-là, que Brooks est allé chercher chez John Donne, pas chez John Keats, exprimait de façon monumentale le choix de l'ordre, de la beauté, de l'intime, de la prière, de préférence au voyant, au ronflant, à la publicité, aux slogans : « *As well a well-wrought urn becomes / The greatest ashes, as half-acre tombs* » (Donne, « The Canonisation »). Mais Brooks n'est pas tout le *New Criticism*. Si l'on remonte aux sources, à Ivor A. Richards et son *Practical Criticism* de 1922, on découvre la pédagogie du texte isolé comme un appel à penser pour soi. Voici la pédagogie de Richards. Il faisait dactylographier des poésies, sans titre ni nom d'auteur, sur des feuilles blanches qu'il faisait circuler dans sa classe. Aux étudiants de Cambridge, alors, de plancher sur un commentaire. Ce qui lui était remis à la fin de l'heure était consternant. Les brillants jeunes gens de Cambridge remâchaient des lieux communs ; ils prenaient des vessies pour des lanternes, des

rimailleurs pour de grands poètes et inversement ; ils disaient même le contraire de ce que disait le texte. Ils faisaient tout sauf lire. Ils portaient souvent d'une idée vague et consensuelle (par exemple : la poésie qui vous donne une bonne opinion du patriotisme, c'est de la bonne poésie, car le patriotisme est bon) et ils forçaient les mots du texte à confirmer cette idée reçue, même quand le texte ironisait sur le patriotisme et ses effets, par exemple. Ce qu'aurait rendu plus difficile l'attention aux détails.

L'assistant de Richards, William Empson, a eu la tâche ingrate de transcrire les copies rendues par les étudiants de Cambridge. C'est peut-être cette expérience traumatisante qui a inspiré son premier grand livre, *Seven Types of Ambiguity*, où il exploite jusqu'à la limite du concevable tous les quiproquos, tous les registres variés, toutes les significations possibles et incompatibles des mots d'une cinquantaine de poésies anglaises citées de mémoire¹¹. Si le modèle d'interprétation qui laisse le message principal dicter le sens des détails est autoritaire, Empson peut passer pour un anarchiste, un saboteur, un meneur dont le lecteur respectable craint qu'il puisse être pris au sérieux par la jeunesse. Et à mon sens, c'est la « *close reading* » pratiquée par Richards et Empson qui trouve son écho dans les agencements de sens d'un Derrida lisant Platon ou Rousseau, d'un De Man lisant Hegel ou Wordsworth. *Close reading*, c'est une lecture qui se distingue de la lecture ordinaire, expéditive. La tension entre le cadre principal et le détail insoumis y est portée au maximum, et cela pour la raison que le lecteur déconstructiviste ne cherche absolument pas à réconcilier toutes les Parties dans un Tout organisé et stable, mais à maintenir l'énergie d'un ensemble contradictoire à lui-même. Si Brooks venait jamais à l'esprit des déconstructeurs, cela aurait été seulement pour en faire une tête de Turc (mais alors combien facile).

Et qu'est-ce que tout ceci a à voir avec la littérature comparée ? Pourquoi ressortir ces vieilles querelles de chapelle ?

L'intitulé de ce séminaire qui prolonge le 20^e Congrès de l'AILC, vous le savez, c'est « Le comparatisme comme approche critique ». Il ne sera pas impertinent, j'espère, d'observer que ce titre frôle la tautologie. Y a-t-il de la critique sans comparaison ? « Penser, c'est comparer », disait Walter Rathenau¹². Et Ernest Renan : « La comparaison est le grand

11 William Empson, *Seven Types of Ambiguity* [1930], New York, New Directions, 1966.

12 « *Denken heißt vergleichen* » (Rathenau, *Auf dem Fechtboden des Geistes – Aphorismen*, Wiesbaden, Der Greif, 1953, p. 32). Ces mots se trouvent aussi inscrits en mosaïque

10 Terry Eagleton, *Literary Theory. An Introduction*, Oxford, Blackwell, 1983.

instrument de la critique¹³. » Mais nous qui écrivons des thèses et qui enseignons des séminaires de littérature comparée, qui assistons même aux congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, nous n'avons pas l'impression de passer beaucoup de temps à faire des comparaisons – des comparaisons explicites au moins. Il n'est pas intéressant, de notre point de vue, de dire que Shakespeare est plus tragique que Lope de Vega ou plus lyrique que Corneille. Ni de dire, comme on l'a dit, que le genre épique n'existe pas en Chine. Mais reconstituer les filières par lesquelles tel sujet tragique a été connu par Shakespeare ou Lope, concevoir l'évolution des genres littéraires qui a permis, à une certaine époque, à la tragédie de s'approcher plus du genre lyrique et à d'autres époques de s'apparenter plutôt à l'art oratoire, définir des propriétés de la fonction épique qui ne seraient pas dépendantes de la spécificité européenne et homérique, voilà des manières de traiter un sujet en comparatiste. À la différence du forgeron, ce n'est pas en comparant qu'on devient comparatiste. Nous dirions avec plus d'exactitude que notre domaine d'études consiste en la confrontation de documents littéraires de langues, d'époques et de genres divers ; si le moment de baptiser notre champ de recherche n'était pas déjà passé il y a deux siècles environ, nous serions plus à l'aise, nous prêterions moins à confusion, en appelant notre objet de recherche la littérature plurielle, ou internationale, ou mondiale.

Pourquoi dit-on toujours « littérature comparée » ? Comment a-t-on pu choisir une appellation aussi peu convenable pour ce domaine de recherches ? La raison, vous le savez peut-être, n'est pas à chercher dans la nuit des temps, mais plutôt dans l'essor de sciences nouvelles à la fin du dix-huitième siècle : et parmi elles, l'anatomie comparée et la grammaire comparée. Ces deux sciences ont pu se constituer en domaines de savoir grâce à des mouvements de populations, de collections, d'archives, qui ne sont pas étrangers à ces développements mondiaux que sont les révolutions et les colonisations. Pour la grammaire comparée, c'est le juge britannique Sir William Jones, installé à Calcutta, qui en 1786 découvre l'analogie systématique de sons et de formes grammaticales entre le sanskrit, le persan, et la plupart de langues européennes ; pour l'anatomie comparée, c'est Georges Cuvier, directeur de la Ménagerie

dans le métro de Nuremberg, station Walter-Rathenau.

13 Ernest Renan, *L'Avenir de la science*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 296.

nationale du Jardin des plantes à Paris, qui poursuit, dans une série de travaux abondamment illustrés et publiés autour de l'an 1800, l'analogie de forme entre les parties des animaux d'espèces différentes, ce qui lui permet de regrouper ces animaux en familles morphologiques. Or c'est l'investigation du règne animal par Cuvier qui va donner sa force épistémique au geste de comparer. Ayant passé en revue des milliers d'échantillons, dont les centaines de squelettes toujours visibles au Jardin des Plantes et représentés par des planches typologiques dans ses livres, l'anatomiste nous explique que « dans l'état de vie, les organes ne sont pas simplement rapprochés, mais [...] agissent les uns sur les autres, et concourent tous ensemble à un but commun. D'après cela les modifications de l'un d'entre eux exercent une influence sur celles de tous les autres¹⁴ ».

Mais attention : quand Cuvier dit « modification », il ne parle pas d'une modification survenue au cours de la vie de l'animal, comme le fait de prendre du poids aura une influence sur votre échine dorsale ; la « modification » dont il s'agit est purement mentale, c'est la transformation topologique du squelette du renard vers le squelette du loup, ou de l'élan vers l'éléphant, qui s'opère lorsque Cuvier fait jouer l'exigence de la « dépendance mutuelle » entre les parties de l'animal. Le cou de l'éléphant est ce qu'il est parce que le genou de l'éléphant est ce qu'il est, et vice-versa. Les fonctions « cou » et « genou » peuvent et doivent se réaliser de multiples façons dans les corps diversement agencés.

C'est dans cette dépendance mutuelle des fonctions et dans ce secours qu'elles se prêtent réciproquement, que sont fondées les lois qui déterminent les rapports de leurs organes, et qui sont d'une nécessité égale à celle des lois métaphysiques ou mathématiques [...] Il n'est presque aucun os qui varie dans ses facettes, dans ses courbures, dans ses prééminences, sans que les autres subissent des variations proportionnées ; et l'on peut aussi, à la vue d'un seul d'entre eux, conclure jusqu'à un certain point de tout le squelette¹⁵.

La dépendance mutuelle, voilà ce que découvre la comparaison des entités entre elles. Rien d'arbitraire, rien de fragmentaire ici : tout fragment se relie à l'ensemble de conditions de vie de l'animal, qui relie cet

14 Georges Cuvier, *Leçons d'anatomie comparée*, t. 1, Paris, 1800, p. 46. Sur l'épistémologie de Cuvier, voir Guy Jucquois, *Le Comparatisme. Généalogie d'une méthode*, Louvain, Peeters, 1989 et *Le Comparatisme. Émergence d'une méthode*, Louvain, Peeters, 1993.

15 *Id.*, p. 57-58.

animal aux autres animaux, dans la proportion de leur degré de parenté. Mais Cuvier ne dit pas par quelle partie de l'animal doit commencer cette « modification ». Toutes les parties sont reliées entre elles, toutes communiquent, n'importe quelle partie peut déclencher le processus de transformation ; aucune n'a le privilège d'assigner le sens du changement.

Quand les autres disciplines se mettaient à comparer, c'était avec l'espoir de retrouver un pareil degré d'ordre et d'harmonie – de système – dans leurs objets d'étude. Franz Bopp, en établissant l'analogie des systèmes de conjugaison des langues sanskrite, grecque, latine, perse et gotique dans son *Conjugationssystem der Sanskritsprache* de 1816, poursuivait la comparaison à la façon de Cuvier : analyse du tout en parties, et analogie régulière entre les parties ; travail repris et étendu entre 1833 et 1852 dans son immense *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Altslawischen, Gotischen und Deutschen*. Et à côté de ces prestigieux monuments de la science qu'étaient les constructions de Cuvier et de Bopp, s'élevait une discipline nouvelle et plus modeste, la littérature comparée. Par elle, les histoires littéraires des différentes nations allaient être mises en parallèle, en relation, en harmonie ; peut-être arriverait-on même à percevoir des régularités, sinon des lois, du développement littéraire.

Mais en disant cela j'évoque un projet qui n'a jamais eu cours parmi la plupart de ceux qui faisaient de la littérature comparée. Quelques-uns, il est vrai, se sont intéressés à formuler des lois générales historiques. On les a oubliés. Qui se souvient de Macaulay Hutcheson Posnett, auteur, dans les années 1880, d'une *Comparative Literature* à ressorts darwiniens, tendance Herbert Spencer ? Ce qui devrait se comparer, pour soutenir l'analogie avec Cuvier et Bopp, ce sont les histoires littéraires des différentes nations, mais l'histoire littéraire est un objet affreusement mal défini. Une histoire littéraire, disons du Japon ou de la Russie, sera elle-même une œuvre littéraire, quoique pas toujours de très haut vol. L'analyse se distingue mal de l'analysé. Et comparer entre elles ces histoires littéraires ? On voit mal par où cela mènerait à une plus grande compréhension de la chose littéraire. Ce qui, précisément, faisait la gloire de Cuvier et de Bopp, leur capacité de synthèse, nous déçoit chez les littérateurs. C'est probablement là une des particularités de la littérature : une capacité limitée de synthèse. Nous tenons trop à nos exemples. Si je vous parle de Rimbaud, vous n'allez pas me faire plaisir

en me montrant que mon propos s'applique aussi bien à Claudel ; alors que chez les chimistes ou les économistes, c'est exactement la généralité d'une remarque qui fait sa valeur.

Quelques contemporains ont voulu reprendre le projet de Posnett et faire de la science littéraire. À la manière de nos jours, bien sûr, ce qui veut dire : en employant un cadre mondial et en refusant le schéma évolutionniste. Et aussi en refusant la lecture rapprochée. Franco Moretti, dans un article célèbre paru il y a quatorze ans dans la *New Left Review*, jetait les bases de la nouvelle *Weltliteratur*, la nouvelle « littérature mondiale » (vous vous souvenez, n'est-ce pas, de cette littérature à venir dont Goethe disait en 1827 qu'elle ne serait plus nationale, mais mondiale). Moretti part du constat qu'il y a trop de livres, trop de romans dans trop de langues (il prend le roman pour la littérature tout court). Face à ces centaines de milliers de romans dans des centaines sinon des milliers d'idiomes, que faire ? Mais faire appel à des spécialistes, comme on le fait pour les encyclopédies et les dictionnaires ! Le théoricien de la littérature mondiale ne perdra plus son temps à lire les œuvres littéraires. Il lira des rapports sur les œuvres littéraires fournis par des spécialistes du terrain. Je cite Moretti : « Très vite, l'histoire littéraire deviendra autre chose qu'elle n'est actuellement. Elle sera "de seconde main" : un patchwork de recherches faites par d'autres personnes, sans une seule lecture directe des textes. » C'est un peu comme si Moretti disait : « Lire ? Les serviteurs feront cela pour nous. » Quel revirement par rapport à ma génération, celle de la « théorie », qui avait tant de méfiance pour les manuels ! « J'écris ceci aux États-Unis, le pays de la *close reading* », dit Moretti, « et je sais que ceci ne plaira pas à tout le monde. Mais le problème de la *close reading*, en allant du New Criticism à la Déconstruction, c'est qu'elle suppose un canon d'œuvres extrêmement restreint¹⁶ ». Cher Moretti, si vous vous aventuriez plus souvent parmi les comparatistes, vous trouveriez le canon bien plus large...

Au moment de jeter sur le papier ses « Conjectures » en l'an 2000, Moretti avait pour collaborateurs – ne disons pas « serviteurs » ! – une foule impressionnante de critiques, de traducteurs et de commentateurs qui avait utilisé des langues de grande circulation comme l'anglais pour

16 Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », in *New Left Review*, n° 1, 2000, p. 54-68, ici p. 57. Cette étude, suivie par d'autres esquisses de méthode, est reprise dans Franco Moretti, *Distant Reading*, Londres, Verso, 2013.

décrire les romans écrits en albanais, en peul, en coréen, en malgache, et ainsi de suite. Utiliser de telles descriptions comme matériau de base, cela suppose les problèmes de traduction et de contextualisation résolus. L'auteur du méta-commentaire que sera cette nouvelle histoire littéraire mondiale ne peut que faire confiance à ses informateurs. Et s'ils se trompaient ? Dans une note, Moretti répond à cette objection en disant : « S'ils se trompent, je me trompe, et je m'en rends compte rapidement, car alors il n'y a pas de corrélation : on n'a pas Goscilo, Martí-López, Sommer, Evin, Zhao, Irele » (c'est-à-dire, les auteurs d'ouvrages secondaires qu'il a déjà cités pour étayer son idée d'une littérature mondiale fondée sur la diffusion du roman européen), « et en plus ce n'est pas seulement la corroboration positive qui fait défaut, on se heurte à des faits contradictoires », et ainsi on s'auto-corrige¹⁷. Mais si l'erreur est systématique et dispersée dans le corpus des études secondaires dont le théoricien de la littérature mondiale veut faire le résumé ? Puisque Moretti s'inspire des sciences naturelles, imaginons un instant ce que deviendraient ces sciences si elles abandonnaient l'expérimentation et se persuadaient que le chemin le plus court vers la vérité était à chercher dans le consensus des rapports déjà publiés. Les méta-analyses existent bel et bien, par exemple en médecine, mais leur but n'est pas de gommer les désaccords ! Si on néglige la lecture rapprochée, cette lecture qui fait grincer les dents en faisant grand cas de petits détails qui, pense-t-on, cadrent mal avec le dessein de l'auteur ou sont sans incidence sur le cours de la grande histoire littéraire, on risque de se fermer à ce moment expérimental qui dérange et qui peut briser le consensus : ce moment où Madame de Sévigné écrit une page dans le style de Dostoïevski. Je crains qu'une histoire littéraire faite d'autres histoires littéraires n'aboutisse, d'approximation en approximation, qu'au recyclage d'anciens lieux communs.

La *World Literature* rencontre maintenant les *Digital Humanities*. Après l'extension du champ littéraire aux confins du globe, la recherche anglophone découvre l'infini informatique. Avec la constitution de grandes banques de données linguistiques, les « serviteurs » de Moretti sont devenus des ordinateurs. Ce sont désormais les machines qui « lisent » à notre place. Il n'y a pas de scandale à cela, ce n'est pas la fin des Humanités. La lexicographie en tire des bénéfices impressionnants. Il y

17 Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *op. cit.*, p. 61, note 18.

a aussi des critiques qui savent se servir de l'outil numérique et qui en tirent des résultats inattendus. J'en citerai un, Andrew Piper, qui a mené un vaste sondage à travers les publications allemandes du XVIII^e siècle pour mettre en lumière les parentés linguistiques de certains ouvrages littéraires connus. Il en ressort des ressemblances insoupçonnées : par exemple, les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe a moins en commun, du point de vue du vocabulaire et de récurrences de mots, avec les autres romans de son époque qu'avec deux autres types de texte, les sermons et les relations de voyage¹⁸. Voilà qui doit nous donner de l'espoir : un résultat imprévu produit au contact, fût-il électroniquement médiatisé, avec les textes. Mais il se fait aussi beaucoup de banalités au nom de l'informatique littéraire. Telle cette étude, louée par le *New York Times*, qui faisait état d'une augmentation de la fréquence de mots synonymes de l'angoisse dans les romans américains des années 40 aux années 60¹⁹. Il n'y avait pas besoin de faire appel aux ordinateurs pour en arriver là. Si l'outil est nouveau, le résultat ne dépasse pas forcément en valeur ce que faisaient nos aïeux en maniant de petites fiches de bristol. D'ailleurs, les chercheurs reconnaissent eux-mêmes la banalité du propos, en écrivant que les résultats statistiques « confirment » la périodisation littéraire convenue, ou que, tout au plus, leur cumulation pourrait nous amener à désigner tel roman, plutôt qu'un autre, « l'ouvrage représentatif » de son époque²⁰. *Confirmation, représentatif* : dans la démocratie des données, les ouvrages existent pour témoigner de ce que tout le monde sait à l'avance. On voit que, si les opérations de la lecture numérique se limitent à d'aussi grossiers sondages, nous n'avons pas encore réalisé l'utopie de Condorcet, pour qui « l'union entre les sciences et les lettres » était « un des caractères qui devaient distinguer ce siècle où, pour la première fois, le système général des principes de nos connaissances a été développé ; où la méthode de découvrir la vérité a été réduite en

18 Andrew Piper, « The Wertherian Exorex », disponible en ligne, <<http://txtlab.org/?p=223>>. Piper est également l'auteur de *Book Was There. Reading in Electronic Times*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

19 Alberto Acerbi et alii, « The Expression of Emotions in 20th Century Books », in *PLoS ONE*, série 8.3, 20 mars 2013, disponible en ligne, <<http://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0059030>>, consulté le 13/01/2015. Voir aussi Jean-Baptiste Michel et alii, « Quantitative Analysis of Culture Using Millions of Digitized Books », in *Science*, n° 331, 14 janvier 2010, p. 176-182 ; Marc Egnal, « Evolution of the Novel in the United States. The Statistical Evidence », in *Social Science History*, n° 37, 2013, p. 231-254.

20 Marc Egnal, « Crunching Literary Numbers », in *New York Times*, 12 juillet 2013.

art, et pour ainsi dire en formules ; où la raison a enfin reconnu la route qu'elle doit suivre, et saisi le fil qui l'empêchera de s'égarer. [...] Placés à cette heureuse époque, et témoins des derniers efforts de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : la vérité a vaincu ; le genre humain est sauvé²¹ ! »

Informatiser la critique, se mettre les *Digital Humanities* sous le bras, ne garantit rien. Au moment même de prendre la mesure de ces nouvelles dimensions conférées au fait littéraire par les banques de données et les techniques de sondage, il faut se mettre en garde contre la pente naturelle de l'extension, qui est d'estomper le petit, l'exception, l'anecdote, au profit des grandes courbes et tendances séculaires. Comme pour les procédures de lecture à l'échelle humaine et les idéologies, il n'y a pas d'enchaînement nécessaire, mais des connivences, entre les *Big Data* et la tyrannie du nombre. En un mot, il faut savoir poser les bonnes questions, et pour cela, à l'heure actuelle, il faut savoir un peu ce que c'est qu'un texte littéraire, comment ça fonctionne. Et pour le faire comparativement, il faut savoir ce que c'est qu'un texte littéraire chinois, disons, comment il fonctionne, aussi bien qu'un texte littéraire allemand du Moyen Âge, par exemple, comment il fonctionne. Et ainsi, de fil en aiguille, on découvre que les comparatistes à l'ancienne sont quand même irremplaçables. Cette découverte, pourtant, est loin d'avoir été faite par tout le monde.

La bonne *distant reading*, pour emprunter encore une fois la phrase de Moretti, est guidée par la *close reading*, mais qui voudra le reconnaître ? Les méthodes qui suscitent un grand intérêt actuellement dans nos domaines de recherche sont fondées sur la subordination du détail. Voici pourquoi l'admiration de ce qui est surdimensionné, cette tendance actuelle à trouver beau tout ce qui est grand, et à prendre pour argent comptant les mots « mondial, mondialisation », suscite chez moi quelque méfiance. La bêtise, disait un de mes amis, est le plus souvent synthétique, ce qui ne veut pas dire que l'intelligence est toujours analytique ; mais quand je contemple la ruée vers la synthèse, vers le discours mondialisé, vers les grands formats, je me demande si elle ne comble

pas le vide laissé autour de nous par l'abandon de la culture littéraire dans nos sociétés, et si elle n'a donc pas quelque chose de servile. Le défi que je propose à mes amis les partisans de la lecture distanciée est de moduler leurs protocoles de codage afin de compenser la tendance à exclure la possibilité des phénomènes de détail. On peut résister à la majorité, même écrasante ; on peut aussi, je le crois bien, construire des programmes pour chercher et mettre en valeur les exceptions à la règle. (De tels programmes ne feraient que formaliser une règle d'identification des supposées exceptions, qui par là perdraient leur statut d'exceptions ; le progrès des techniques de chasse raréfie le gibier). Modéliser ce qui a jusqu'ici été le domaine du jugement sinon de la jugeote individuels, c'est un projet délicat, mais intrinsèquement intéressant. Qu'elle soit administrée par des humains ou par des machines, il faut maintenir une pratique de lecture qui respecte le détail du texte et surtout le détail contradictoire, insoumis, dur à assimiler. Au défi de toute pédagogie préfabriquée, c'est ce détail-là qui aura quelque chose à nous apprendre.

Haun SAUSSY
Université de Chicago

21 Condorcet, « Discours de réception à l'Académie française » [1782], disponible en ligne, <<http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-du-marquis-de-condorcet>>, consulté le 5/01/2015.